

seurs, et surtout, ne voulait pas voir le vieux curé qui l'avait baptisé et l'avait admis jadis au festin des anges—la première communion.

Une semaine se passa. Soudain, une hémorragie abondante survint, et le pauvre homme fut conduit aux portes du tombeau.

Le vieux prêtre vint le voir, lui rappela les beaux jours de son enfance, où il était pieux, où sa famille était si heureuse. Puis, il lui révéla l'héroïque dévouement de sa mère, offrant sa vie en sacrifice pour le salut de lui, son enfant, qu'elle avait tant pleuré pendant sept ans.

Le malheureux tenta d'abord de maîtriser son émotion, et de résister. Mais, du haut du ciel, la mère priait plus fort pour le salut de son cher fils, qui s'était égaré loin des siens, loin de Dieu, sur la terre étrangère.

Après quelques hésitations (car il en coûte toujours de quitter la voie du mal), il se confessa et mourut en bon chrétien.

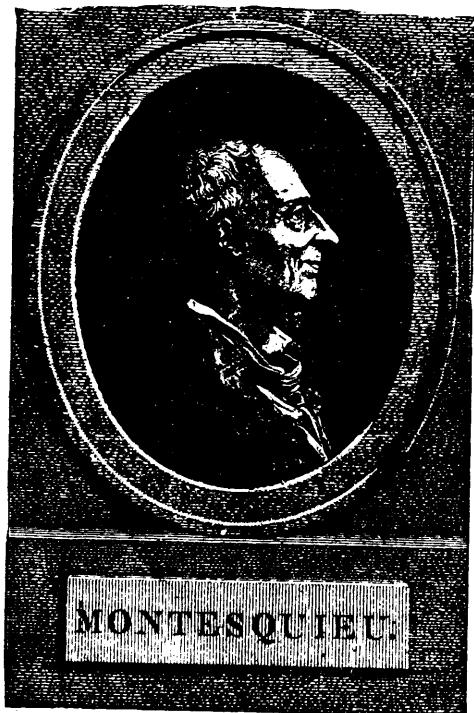
Le lendemain, le père de famille, miné par le chagrin, et accablé par les coups que la mort venait de frapper sur deux êtres qui lui étaient si chers, expira en bénissant ses enfants.

Et, tout en remerciant Dieu de sa miséricorde infinie envers le malheureux voyageur, les frères et sœurs reconnurent intérieurement que son égarement était la triste cause de leur affliction et de leur infortune.

Et de nouveau ils s'acheminèrent en pleurant vers le cimetière, à la suite de deux cercueils. Et la joie disparut pour toujours du foyer de la famille, autrefois paisible et heureuse, sur les bords incomparables du Saint-Laurent au majestueux cours.

VIATOR.

Les écrivains de toutes les littératures



Montesquieu (Charles de Secondat, baron de la Brède et de) naquit au château de la Brède, près de Bordeaux, le 18 janvier 1689. Son père était fils d'un président à mortier du Parlement de Bordeaux et le destinait, suivant la tradition de sa famille, à la magistrature, voulut s'occuper lui-même de son éducation. Sous cette direction, son intelligence très ouverte, très prompte, se forma rapidement, d'une manière à la fois solide et brillante. Il avait d'ailleurs la passion de l'étude et de la lecture. Tous les grands auteurs de l'antiquité et des temps modernes l'attiraient et le captivaient. A vingt-cinq ans, il était reçu conseiller au Parlement de Bordeaux. Le 13 juillet 1716, il y devint président à mortier ; mais, répugnant à la procédure, il ne montra qu'un goût modéré pour ses fonctions. Ses premiers essais furent la *politique des Romains dans la Religion*, qui pré-luda, en quelque sorte, à ses études plus approfondies

de l'histoire romaine ; puis un *Eloge du duc de la Force* et une *Vie du Maréchal Berwick*, qui témoignent d'une lecture attentive et réfléchie de Tacite, le *Projet d'une Histoire physique de la terre*, qui fut imprimé à Bordeaux, en 1719, et où l'on peut déjà retrouver la trace de ses idées sur les lois et la politique.

Comme Voltaire et Rousseau plus tard, il voulut s'attaquer, mais avec plus de modération, aux principes prédominants dans les institutions politiques et sociales. Il avait de l'esprit d'observation, un grand sens critique, une tournure d'idée vive, originale, caustique. Il avait trente-deux ans environ quand la lecture des *Amusements sérieux et comiques*, de Dufresny, lui donna la pensée d'écrire les *Lettres Persanes* où, sous une forme piquante et frivole, il discute au fond très sérieusement les questions les plus graves de philosophie politique et sociale, tout en exerçant sa verve satirique sur les travers et les ridicules du temps. Les lois, les idées, les mœurs de la France y sont passées en revue. En même temps l'auteur, pour soutenir l'intérêt, y introduit une histoire de harem licencieuse, qui interdit la lecture de l'ouvrage à la jeunesse. Les *Lettres persanes* firent sensation. Elles parurent en 1721, anonymes, mais on en connut vite l'auteur, et son talent lui ouvrit les portes de l'Académie française, où il fut reçu le 24 janvier 1728, en remplacement de Saci.

Voulant se consacrer désormais tout entier aux lettres, Montesquieu donna sa démission de magistrat, et, dans le but d'étudier de près les mœurs et les gouvernements, il visita successivement l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, la Suisse, la Hollande et enfin l'Angleterre, où il resta deux ans. A son retour au château de la Brède, en 1731, il écrivit à loisir le plus remarquable de ses ouvrages, les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, qui parut en 1734, et que d'Alembert a appelé "une histoire romaine à l'usage des Etats et des philosophes" ; Montesquieu y fait preuve d'une grande supériorité de vues, expliquant l'enchaînement des faits sans les raconter, les rattachant à leurs origines, aux événements qui les ont déterminés, et donnant ainsi par l'exemple du passé un enseignement à l'avenir.

En 1748 parut son *Esprit des lois*, œuvre de vingt ans d'études patientes et de longues méditations, composition vaste et hardie, dans laquelle l'auteur recherche la nature des législations, leur dépendance du climat, du sol, du caractère des nations, l'influence qu'elles exercent sur la destinée des peuples, et qu'elles subissent sous l'empire des diverses formes de gouvernement dont le meilleur est, pour lui, le régime constitutionnel. Dans ce livre, souvent cité, mais peu lu aujourd'hui, Montesquieu est à la fois hardi et réservé ; il a ce que l'on pourrait nommer des audaces tempérées par les circonstances atténuantes de son époque. "Il est, comme on l'a dit avec justice, le Voltaire et le Rousseau de la Révolution". L'encyclopédiste helvétien combattit les idées de Montesquieu dans son livre intitulé *l'Esprit*.

A part les trois grands ouvrages que nous venons de nommer, et auxquels Montesquieu doit son renom littéraire, on a de lui deux fragments remarquables, le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, tableau éloquent de la terreur produite à Rome par la dictature, et *Lysimaque*, page émouvante sur le stoïcisme. On lui doit aussi un *Essai sur le goût* et un petit roman oriental, *Arsace et Isménie*, un poème, *Le Temple de Gnide*, d'une immortalité voulue, et du reste sans mérite, quelques *Chansons* en vers galants et une centaine de *Lettres*. Tous les écrits de Montesquieu n'ont pas été publiés.

Atteint d'une fièvre inflammatoire résultant de l'excès du travail, Montesquieu s'alita au commencement de 1755, et mourut la même année à Paris, le 10 février.

"Montesquieu est le premier en date des classiques du XVIIIe siècle, il occupe un rang éminent parmi nos prosateurs. Son style a de la vigueur, de la précision. Il excelle à saisir les nuances les plus délicates de la pensée, à leur donner une forme incisive et à condenser ses idées dans des phrases courtes qui frappent l'attention et provoquent la réflexion ; c'est l'un des écrivains qui font le plus penser. Il y a chez lui des obscurités calculées. Il ne dit pas toujours toute sa pensée

(Urban et Jamey. *Etudes historiques et critiques*).

"Une admirable modération d'âme, d'esprit et de caractère, réglait en lui et pondérait les unes par les autres des qualités très diverses que la nature associe rarement en un même homme. Ces qualités ne sont pas tout le génie de la France, mais elles sont toute la raison et l'esprit français". (Albert Sorel. Montesquieu, dans la collection des *Grands écrivains français*, 1887).

A ces éloges, il convient d'opposer les critiques, et après avoir signalé les qualités, d'indiquer les défauts. "On a reproché à Montesquieu d'assez nombreuses erreurs historiques, et il n'est pas étonnant qu'il en ait commis, tant était vaste le sujet qu'il avait embrassé, surtout dans son *Esprit des lois*. Il a aussi plus d'une fois manqué de sens critique en accordant sa confiance à des récits d'autorité suspecte, ou en donnant à des anecdotes plus d'importance qu'elles n'en méritaient (Mac Aulay). Cette connaissance imparfaite des faits l'a entraîné à des erreurs de principes, surtout dans les questions religieuses, et alors d'autant plus facilement qu'il conclut du particulier au général. Il a eu tort aussi de sacrifier aux goûts licencieux de son temps, en insistant trop sur certains détails de mœurs scabreux".

CHARLES SIMOND.

ECONOMIE DOMESTIQUE

La mollesse doit être combattue sans relâche ; c'est une ennemie qui met obstacle à la réussite de bien des projets, de bien des travaux. C'est la mollesse qui retient la femme au lit plus tard qu'elle ne le devrait et l'empêche par là d'exercer sa surveillance dès le matin, c'est-à-dire à l'heure où elle serait plus utile. C'est la mollesse qui lui fait prolonger un temps de repos dans un fauteuil où l'oisiveté lui prendra des instants précieux. C'est encore ce funeste défaut qui l'empêchera de donner un coup de main à certains travaux de ménage, toujours mieux exécutés s'ils le sont par la main d'une maîtresse de maison. Fuyez donc ce triste penchant, ô jeunes filles, qui me lisez ! vous avez la force, la vigueur, l'entrain de belles années ; utilisez-les donc dans vos intérieurs, afin de devenir plus tard des ménagères actives et laborieuses. *Le temps c'est de l'argent*, dit-on, et on a raison, ne le gaspillez donc pas ; occupez vos moindres instants ; les femmes vraiment laborieuses font une foule de choses dans ce qu'on appelle vulgairement *les moments perdus*. Le jour baisse-t-il, et par économie, ne veut-on point allumer encore la lampe ! Vite un tricot facile se trouve dans leurs doigts. Le dimanche ne leur permet pas les travaux manuels ; elles en profitent pour faire une visite éloignée qui leur ferait trop perdre de temps un jour de semaine, soit à mettre à jour une correspondance en retard. Vive, alerte, la maîtresse de maison trouvera souvent qu'il est plus rapide et meilleur de se servir soi-même que d'appeler une domestique, et surtout si celle-ci est occupée à un travail sérieux et qui demande toute son attention.

La bonne ménagère ne comptera jamais ses pas pour aller d'ici, de là, vérifiant d'un côté, aidant de l'autre, portant à tous et partout l'exemple de son activité. La cave, le grenier, l'écurie, si on habite la campagne, auront, quand besoin sera, sa visite et ses soins.

Travaillant beaucoup, la ménagère travaillera vite et bien. L'ouvrage ne traînera pas sous ses doigts et sa dextérité à tous les travaux féminins sera une source d'économie pour son ménage. Elle prendra l'habitude de donner rapidement à sa toilette les soins qu'exigent l'ordre et la propreté, elle ne s'attardera pas devant son miroir. Sans agir avec une précipitation regrettable, elle n'aura point une démarche languissante et des mouvements pleins de mollesse. En un mot elle aura ce qu'on appelle une vie bien remplie, son activité aidera au bien être des siens et pourra, en maintes occasions, réparer la négligence des autres.

E. M.

Celui qui ne connaît pas les nuances n'est pas Parisien, fût-il né en plein boulevard.—G.-M. Val-tour.